

WOLCOTT GIBBS

TOUS AU PÔLE !



WOMBAT

Tous au pôle!



Les Insensés n°36

WOLCOTT GIBBS

Tous au pôle!

*Journal d'expédition
du commandant Robin*

Traduit de l'anglais (États-Unis)
et préfacé par Thierry Beauchamp

Wombat

Titre original : *Bird Life at the Pole, by Commander Alexander Robin.*

Première édition : William Morrow & Co, New York, 1931.

Tous droits réservés.

© Wolcott Gibbs Jr., for the Estate of Wolcott Gibbs, 2017.

© Nouvelles Éditions Wombat, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-37498-139-0

ISSN : 2261-8724

PRÉFACE

Une parabole de notre temps

Si les bibliothèques possèdent un enfer, sans doute y trouve-t-on aussi un *envers* où se cachent toutes les œuvres inclassables, dévaluées ou perdues de vue. *Tous au pôle*!¹ de Wolcott Gibbs entre dans cette mystérieuse et fascinante catégorie, paradis des bibliomanes atterrés, pour deux raisons non exclusives l'une de l'autre : d'abord, il ne fut publié qu'une fois, aux États-Unis, en 1931 ; ensuite, il est encore plus actuel aujourd'hui qu'il ne l'était à l'époque.

Son auteur (dont Harold Ross, le charismatique patron du *New Yorker*, disait qu'il « n'aimait peut-être rien mais savait tout faire ») ne misait guère sur lui-même ou ses écrits. Alcoolique, dépressif, il semble avoir cultivé l'art de disparaître, ce qui finit par arriver le 16 août 1958,

1. Titre original : *Bird Life at the Pole*, littéralement : « Vie des oiseaux au pôle ». Mais il y a évidemment un jeu sur le sens de *bird* qui évoque aussi, en langue populaire, les avions (les coucous) ou les filles (les poules), et se prononce à peu près comme Byrd, le patronyme de l'amiral du même nom, explorateur du pôle Sud.

alors qu'il feuilletait *More in Sorrow*¹, son cinquième et dernier livre. Il avait cinquante-six ans.

Descendant en droite ligne du premier gouverneur du Connecticut et signataire de la Déclaration d'indépendance des États-Unis, Gibbs aurait dû chausser les bottes confortables d'un héritier ; il n'en fut rien. Son grand-père dilapida la fortune familiale dans un placement hasardeux et son père, brillant ingénieur et pionnier de la voiture électrique, le laissa orphelin de bonne heure. Retiré à sa mère et placé chez son oncle George – lui aussi ingénieur mais spécialisé dans les trains – qui se chargea de son éducation, le petit Wolcott resta habité par un profond sentiment d'insécurité jusqu'à la fin de ses jours.

Peu motivé par les études, il commença dans la vie comme serre-frein sur les trains de la Long Island Railroad. En 1925, sa cousine Alice Duer Miller, une auteure féministe, lui permit de changer de voie. Il renonça aux convois de marchandises pour s'initier au métier de journaliste dans des feuilles locales. Ce fut une révélation, d'autant qu'il jouit rapidement d'une certaine liberté de manœuvre. À côté des rubriques traditionnelles, il eut ainsi l'occasion de publier ses premiers articles et poèmes satiriques. Convaincue par son talent, sa mentor, conseillère éditoriale au *New Yorker*, s'arrangea pour lui faire rencontrer Harold Ross qui l'engagea en qualité de secrétaire de rédaction.

Il ne lui fallut pas longtemps pour se rendre indispensable : non seulement il corrigeait les textes des autres

1. Titre que l'on pourrait traduire par « Toujours plus triste ».

(parmi lesquels Scott Fitzgerald et John Cheever), mais il donnait aussi des nouvelles, humoristiques le plus souvent, des critiques de livres, de théâtre et plus tard de cinéma, des parodies d'écrivains à la mode ; c'était aussi lui qui se chargeait de choisir les dessins du magazine. Il s'imposa progressivement comme le modèle, presque la caricature, du journaliste du *New Yorker* – d'une franchise à toute épreuve, d'un esprit tranchant comme une lame et d'un détachement flirtant parfois avec le mépris.

Car Wolcott Gibbs ne se faisait pas plus d'illusions sur les autres que sur lui-même. Il considérait l'écriture comme « un passe-temps ridicule » et se disait capable de disserter sur tous les sujets, « à part la mode féminine et les courses de chevaux ». Plus sérieusement, il caressait le rêve d'écrire pour la scène mais, lorsqu'il y parvint, en 1950, avec sa pièce *Season in the Sun*¹ basée sur des nouvelles publiées dans le *New Yorker* quelques années plus tôt, il se contenta de conclure que « son succès prouvait seulement que n'importe qui pouvait écrire n'importe quoi ». Il était pourtant devenu le premier critique de renom à être joué sur les planches de Broadway !

Paru en 1931, *Tous au pôle !* fut son troisième livre et son unique roman, s'il est permis d'appeler ainsi une parodie burlesque qui se rattache, par son recours éhonté au *slapstick* et au *nonsense*, au courant du « *crazy humor* » américain. Né à l'âge du jazz et des *speakeasys*, ce comique de rupture puise ses sources dans le conte d'exagération cher aux pionniers et l'esprit de répartie des immigrants

1. Traduction : *Une saison au soleil*.

de la Mitteleuropa, avant de s'accomplir en littérature chez Robert Benchley et S. J. Perelman, ainsi qu'au cinéma dans les comédies des frères Marx et de W. C. Fields.

Wolcott Gibbs se cantonnait généralement à la satire grinçante et à la dissection chirurgicale dans ses articles ; ce fut sans doute sous l'influence de ses complices du *New Yorker* qu'il se décida à pousser la blague jusqu'à la farce énorme, la fable bouffonne, la bascule dans le non-sens. Sur un thème similaire à *Tous au pôle!*, Robert Benchley avait d'ailleurs publié *The Life Polar Expedition*¹ dans le magazine *Life* en 1926. Quant à Corey Ford, autre grand parodiste, il avait connu un franc succès en 1929 avec *Salt Water Taffy*², version délirante d'un best-seller de l'époque, *The Cradle of the Deep*³, récit autobiographique de l'actrice Joan Lowell qui prétendait avoir écumé les sept mers dans sa jeunesse.

Par ailleurs, Wolcott Gibbs n'était pas loin de penser que le monde est un asile de fous dont les gardiens sont légèrement plus dérangés que les pensionnaires ; aussi, lorsque l'actualité lui en donnait l'occasion, il n'hésitait pas à échanger son scalpel contre un marteau et un burin. Dans sa première parodie publiée dans le

1. *L'Expédition polaire à bicyclette* (Le Dilettante, 2002 ; Points, 2013).

2. Titre basé sur un double sens : le «*salt water taffy*» est un caramel au beurre salé, mais un «*salt water toughie*», qui se prononce à peu près de la même manière, pourrait se traduire par «loup de mer».

3. Traduction possible : «Le berceau de la haute mer».

New Yorker, en 1926, n'avait-il pas essayé d'imaginer à quoi ressemblerait la Bible dans un journal à sensation ?

Cinq ans plus tard, il récidiva avec un projet plus ambitieux qui, sous ses airs de pochade, s'attaquait à deux éminences de l'exploration polaire : l'amiral Richard Byrd et le pilote et géographe australien Hubert Wilkins, ainsi qu'au magnat de la presse américaine, William Randolph Hearst. Au-delà des attaques personnelles, Gibbs entendait dénoncer le dévoiement du journalisme et sa transformation en entreprise de spectacle et de publicité. Le phénomène n'était pas inédit et la génération des Mark Twain, Ambrose Bierce et autre Dan de Quille avait déjà moqué cette propension à l'exagération et à l'exploitation des rumeurs infondées. Mais ce qui avait radicalement changé en 1931, c'était la puissance de diffusion des médias, notamment grâce aux nouvelles technologies comme la radio et le cinéma.

Wolcott Gibbs ne se trompait pas de cible avec Hearst, propagateur de la presse à sensation aux ambitions politiques. Deux fois élu au sénat américain, le célèbre modèle du « citoyen Kane » d'Orson Welles échoua dans ses tentatives de conquête de la mairie de New York et de la présidence de la République, mais se vantait d'avoir investi plus d'un million de dollars dans le déclenchement de la guerre hispano-américaine. Il avait aussi compris le potentiel commercial des grandes aventures modernes. En 1929, il sponsorisa le dirigeable *Graf Zeppelin* en échange de l'exclusivité des informations relatives à son périple autour du monde. Son immense fortune lui permit surtout de financer l'expédition antarctique

Wilkins-Hearst de 1928-1930. Au même moment, celle de l'amiral Byrd, soutenue par le gouvernement américain, était suivie par le *New York Times*. Les deux aviateurs avaient pour objectif de survoler les zones encore non cartographiées du pôle Sud.

Richard Byrd et Hubert Wilkins incarnaient l'héroïsme des temps mécaniques. Photographiées, filmées, évoquées quotidiennement ou presque à la radio et dans les journaux, leurs tribulations apparaissaient autant comme des événements sportifs que des missions scientifiques. De la figure sublimée et inaccessible du découvreur, on était subrepticement passé à celle de l'animal médiatique idolâtré par les foules. Ce n'est évidemment pas un hasard si Gibbs décida de baptiser son explorateur Christopher Robin : il s'agit du nom du petit garçon qui accompagne Winnie l'ourson dans la forêt des rêves bleus... Son marin d'eau douce se laisse manipuler comme un enfant par le metteur en scène de sa grande aventure.

Une autre célébrité des années 1920-30, l'écrivain Richard Halliburton, est brocardée dans le récit. Relativement méconnu en France (seuls trois de ses ouvrages furent traduits après la guerre), c'est pourtant lui qui popularisa le concept de tourisme extrême, non sans panache et talent. Calquant ses exploits sur ceux de figures historiques ou légendaires, il lui arriva ainsi de traverser les Alpes à dos d'éléphant ou de jouer les Robinson Crusoe en costume de peau de chèvre sur l'île de Tobago. Dans *New Worlds to Conquer*¹, paru en 1930,

1. *Nouveaux mondes à conquérir* (Éditions de la Paix, 1947).

ce Tintin d'Amérique raconte comment il en est venu à parcourir à la nage le canal de Panama sur toute sa longueur. On retrouve cet épisode dans *Tous au pôle!*, à cette nuance près que sa caricature (nommée Richard Burton en référence à l'explorateur des sources du Nil et traducteur des *Mille et une nuits*) traîne la *Lizzie Borden*¹ dans son sillage!

Gibbs fait donc d'une pierre deux coups en décrivant les dernières grandes explorations comme des cirques médiatiques, tout en suggérant que l'aventure est devenue un simple argument commercial pour encourager le tourisme de masse dans des régions encore peu visitées. Prolongeant le discours ironique de Twain dans son *Voyage des innocents*, il en retourne l'argument principal : ce n'est plus le touriste modèle qui se prend pour un aventurier, mais le contraire. Pour le commandant Robin, le voyage est une corvée; tout ce qui perturbe sa prévisibilité lui mine le moral. La critique de la démocratisation du tourisme et de la naissance du consumérisme s'applique sans difficulté à notre époque, celle de l'hypercommunication et de la surconsommation, et sa pertinence suffirait à justifier l'intérêt du livre si Gibbs n'allait pas encore plus loin : *Tous au pôle!* traite aussi du phénomène de la spectacularisation de l'information

1. Accusée du meurtre de son père et de sa belle-mère, Lizzie Borden (1860-1927), qui prête son nom au navire, fut acquittée au bénéfice du doute au terme d'un procès qui défraya la chronique en 1893. Cause célèbre, cette affaire est évidemment associée dans l'esprit de Wolcott Gibbs à l'essor de la presse à scandale.